

Extraits

Pupille de la Nation

[...]

Je détestais. Je détestais ce gamin, Gérard Feldzer, que tout désignait comme un loqueteux. Juif, orphelin, pupille, et mauvais élève. Je n'apprenais pas mes leçons, je ne suivais pas les cours. Quand le prof expliquait le carré de l'hypoténuse – soit un triangle rectangle en A, avec un côté BC, la propriété de Pythagore... –, moi, je m'en foutais. Je regardais par la fenêtre. Il y avait de l'air, là, dehors, du ciel. On pouvait s'envoler... La liste des chefs-lieux, la date des grandes batailles, les personnages du *Cid*, l'accord du participe, la conjugaison des verbes irréguliers, les hauts faits des pharaons, non, vraiment, tout ça ne m'intéressait pas. « Feldzer : médiocre ». J'étais dans la grisaille. J'avais envie d'être dans le bleu du ciel.

Gérard Feldzer était peut-être terne, mais je n'étais pas lui. Je m'étais inventé un alter ego : Fourmentin. « Tu t'appelles comment, gamin ? – Fourmentin, m'sieu. » Du coup, c'est ce double qui prenait tout, les bonnets d'âne, les punitions au piquet, les reproches des profs. Un nom bien français, bien terroir, un nom de gars- comme- tout- le- monde qui me fondait dans la masse, qui disparaissait dans la foule. Rien n'était de ma faute, tout était de la faute de Fourmentin. Où avais-je trouvé ce nom ? Je n'en sais rien. En allant à l'école, le cartable sur le dos, la cape me battant les mollets, les godillots claquant sur le pavé de Levallois, je savais que Feldzer, l'âne bête, était resté à la maison.

Je n'en avais pas conscience, mais je vivais dans un trou noir. Dans un autre espace-temps.

L'un des professeurs, Dumortier, m'avait pris en grippe. Pour quelle raison ? J'étais dans la lune, je dérivais. Souvent, il me convoquait au tableau, m'interrogeait. Je ne savais rien. Il me désignait à la classe : « Regardez-le, Feldzer ! C'est un nul ! Un cancre ! » Et il me demandait d'avancer la main, que j'exposais avec réticence. Le coup de règle, sur les doigts, était rapide, plus vif que ma tentative d'éviter le choc. Parfois, il me désignait le coin à côté du tableau. Je m'y ennuyais ferme. Je regardais le mur, les mains dans le dos, en attendant la fin de la punition. Feldzer était en disgrâce ? Peu importe, puisque j'étais Fourmentin. Cette existence schizophrénique me permettait de survivre sans encombre. Je me laissais emporter par le courant, sans trop d'efforts, sans savoir où cette paresse m'emmenait.

Un jour, Dumortier m'interroge, devant tout le monde. Je reste muet. Son agacement augmente. Le carré de l'hypoténuse ? Je n'ai pas la moindre idée de quoi il s'agit. Le nombre pi ? J'en ai vaguement entendu parler. Le calcul fractionnaire ? Bof. Je sens que je l'irrite. Il me demande :

– Qu'est ce qu'il fait, ton père ?

– ...

– Ton papa ?

– ...

Je ne réponds pas, car je ne sais pas quoi répondre. Le visage du prof passe au rouge. Et, dans la foulée, je prends une baffe gigantesque. Papa ? C'est un mot que je n'ai jamais connu. J'écope d'une semaine dans le coin. Avec les mains sur la tête, pour améliorer.

Là, j'ai eu du temps, pour rêver.

Je rêvais d'être aviateur. D'avoir des ailes. [...]

Santos Feldzer, pilote

Mai 68, c'est la grande bamboula.

Je fonce à la Sorbonne, bien sûr. C'est là que tout se passe. J'assiste aux conférences, aux discours, aux prises de position et... j'interviens. Je mets mon grain de sel. Puis je change de coin, à l'Odéon, où je prêche la bonne parole. Par quel miracle soixante-huitard me retrouvée dans la commission Agitprop – agitation et propagande ? Nous imprimons des tracts, nous les distribuons dans la rue, nous inventons des slogans radicaux, genre « Sous les pavés, la plage » ou « Il est interdit d'interdire ». C'est un vrai happening permanent, et nous avons une mission, entraîner les prolétaires avec nous (ils sont rétifs), combattre le Parti communiste qui ne suit pas (on se demande pourquoi) et repérer les flics mêlés à « la base ». Je suis chef de l'Agitprop – mais, en mai 68, tout le monde est chef de quelque chose. Ce titre me donne le droit d'écouter les rapports de mes sbires, lancés dans les rues de Paris pour changer le monde. J'encadre aussi le service d'ordre. Ce qui conduit à des scènes mémorables. Ainsi, tous les jours, j'entends des volontaires me dire :

– Chef, chef, est-ce qu'on peut aller brûler la moto d'un flic ?

– Pour quoi faire ?

– Parce que c'est un flic, quoi !

– Ben non.

Les gars vont flamber la moto quand même. Et reviennent, pour faire le rapport :

– On a cramé deux motos, chef.

– Bon. C'est quoi l'idée ?

– On fout tout par terre et après on verra bien.

N'importe quoi.

S'ensuivent des discussions interminables. Moi, ce qui m'intéresse, c'est les filles. Je suis un révolutionnaire culturel. En abrégé : révo cul. J'ai apporté mon sac de couchage, et je le mets à la disposition des âmes en peine.

Dans cette époque *Peace & Love*, j'ai la chance de rencontrer Reiser, le dessinateur le plus drôle du monde. Nous sommes d'accord sur presque tout : les avions électriques, l'énergie solaire, la vie en général. Ses dessins reflètent ce que je voudrais faire de ma vie, avec ce sens de la dérision, cette générosité, ce goût du partage. Nos déjeuners avec Coluche nous rapprochent : tous les trois, nous avons eu des enfances difficiles. Et pauvres. [...]

L'Aéropostale

L'Aéropostale, c'est un biotope particulier. D'abord, ce sont des gens qui ne volent que de nuit – et qui aiment ça. Pas de passagers qui réclament des cacahuètes, pas d'hôtesse qui viennent bavarder. La solitude, l'obscurité, le ciel. On décolle vers 22 heures, on se couche à 5 heures du matin, on effectue quatre étapes. Généralement, la cinquième se termine dans les rares bistrotts encore ouverts, souvent des bars louches. Dans toutes les villes de province, la

plupart des gars de la Postale ont leurs points de chute favoris, à des heures peu bourgeoises. La nuit rapproche les couche-tard. À Strasbourg, par exemple, nous allons au *Hosanna*, un établissement mal fréquenté mais pittoresque. Les filles qui attendent le client viennent boire une boisson chaude avec nous. Elles ont la même fatigue des matins blêmes et des aubes brouillées. Nous, les pilotes, nous sommes des copains, pas des clients. On parle. On boit. On laisse le jour se lever. Et chacun de son côté va se coucher, les yeux lourds, la tête enfumée. Les souvenirs affluent, les confidences aussi. Il y a des vétérans, qui se souviennent de Mermoz. Il y a aussi les originaux, pilotes ou chefs d'escadre. À Pau, l'un de ces derniers, Popaul, fait nos plans de vol avec sa petite amie. C'est d'ailleurs elle qui se tape le boulot des paperasses (pétrole, plans de vol, météo).

Il nous arrive de transporter des passagers, quand même – mais en toute clandestinité. En passant dans les hubs – ces plateformes où se regroupent des appareils, sortes de plaques tournantes dans des villes comme Lyon, Clermont-Ferrand, Toulouse... – et en échangeant les sacs postaux, nous faisons connaissance. Puis nous nous dispersons. Mais ces arrêts nécessaires ont un avantage : si on fait un Brest-Rennes- Paris, on peut proposer à des copines locales de faire un petit aller-retour en Bretagne, et en avant la virée sentimentale ! [...]

Aventures en l'air

Et, en ce qui me concerne, on ne guérit jamais du malheur des autres : car, au fil du temps, j'essaie de plus en plus de faire des choses utiles. C'est ma façon de rajouter une petite brique d'humanité à la tour de Babel du monde. Je ne suis pas un cynique. Ni un égoïste. Je suis juste un orphelin qui tente, avec les moyens du bord, de boucher les trous du navire. Travail inutile ? Peut-être. Impossible ? Sûrement. Infini ? Oui, bien sûr. Mais si le joueur de guitare que je suis ne fait rien, alors les casseurs de guitares auront gagné.

Et ça, pas question.

Donc, je rejoins Aviation sans frontières. Trois pilotes d'Air France ont créé cet organisme dans le but de mettre au service de missions humanitaires le savoir-faire des aviateurs. Gérald Similowski, André Gréard et Alain Yout se sont inspirés des missions de leurs collègues, à la fin des années 1960, qui faisaient un pont aérien pour la Croix-Rouge sur le Katanga. Les appareils étaient des vieux Super Constellations. À l'époque, ils étaient employés à briser le blocus imposé au Biafra par le Nigeria. Lequel est le résultat des tripatouillages de la Grande-Bretagne, de la Françafrique et de personnages malodorants, Jacques Foccart et Bob Ménard. Résultat : des millions de morts par famine.

Enfants au ventre ballonné, femmes décharnées, cadavres sur les routes... Impossible de rester insensible. Les années passent, avec des crises : Bernard Kouchner prône l'intervention, Rony Brauman soutient la neutralité, chacun campe sur ses positions.

La guerre, elle, fait tache d'huile en Afrique. Aviation sans frontières est née en 1981, l'année de l'arrivée de la gauche au pouvoir. En 1984, Gérald Similowski – Sim pour les amis – m'appelle, le Mozambique est en pleine guerre civile. Le pays est un puzzle : cent ethnies, quarante dialectes, régime communiste, parti unique (le Frelimo), et, dans ce chaudron, les menées de l'URSS, les mercenaires de Cuba, les combattants du RENAMO antimarxiste, et les marionnettistes habituels, Afrique du Sud, Rhodésie, États-Unis... Un million de morts en quinze ans. Il faut faire quelque chose. [...]

Le temps t'accule

[...] je rencontre Muhammad Yunus, prix Nobel d'économie, que j'ai eu comme passager, naguère. Son idée de microcrédit m'inspire. Comment l'utiliser au mieux ? Je consulte ma compagne, Hanh. Elle est vietnamienne, elle a fréquenté le lycée français de Saïgon, et, naguère, rêvait de Paris. Pour elle, tous les hommes avaient la séduction d'Alain Delon et toutes les femmes la blondeur de Mireille Darc. Tous les gendarmes étaient aussi drôles que Louis de Funès. Elle a fui comme beaucoup d'autres le Vietnam, elle rêvait d'être hôtesse de l'air. En France, on lui a dit que c'était trop dur, elle a donc fait Normale sup et est devenue professeure de biologie. Des années plus tard, nos chemins se sont croisés.

C'est elle qui me suggère de créer Zebunet, au Vietnam, sur le modèle de la ZOB (Zebu Overseas Bank) créée par un autre pilote fou à Madagascar : Stéphane Geay. Je fais émerger les slogans « la bourse ou la bouze », « *Yes oui bouze* », etc. Entremetteur, Zébunet jouera les passeurs entre des particuliers d'un pays du Nord et un éleveur d'un pays du Sud. Le premier prend un PEZ, ou un PEC (plan épargne zébu ou plan épargne cochonne). Le deuxième l'élève et rembourse sa dette. À la fin du prêt, le souscripteur peut récupérer son investissement ou réinvestir dans un autre animal s'il a des envies de troupeau.

Ainsi, des petits paysans à Madagascar, au Vietnam, au Niger, en Mauritanie, au Burkina Faso peuvent bénéficier d'un microprêt et acquérir un animal domestique. Dans l'une de mes escales j'apostrophe un « futur client » Le dialogue s'installe :

- Ça te dit d'avoir un zébu ?
- Ben oui.
- Je te le loue.
- Combien ?
- Un euro par jour ?
- C'est mon salaire !
- Bon alors, je vais acheter douze poules pondeuses, je te les donne, et tu me donnes deux œufs par jour.

Et c'est parti. Aujourd'hui, on en est à 500 zébus à Madagascar. En quinze ans, plus de 16 000 bêtes sont placées dans 7 500 familles et sept pays. Ce système de crédit s'accompagne d'une formation à l'environnement (pas d'élevage intensif dans notre charte). Les pays les plus démunis sont dans le collimateur de Zebunet, les plus fragiles étant les populations isolées sur le Brahmapoutre au Bangladesh, vivant sur des îles nomades constamment remodelées au gré des inondations dues à la fonte des neiges de l'Himalaya. C'est là que je retrouve un vieux copain : Yves Marre, collègue d'Air France. Il habite à Paris sur une péniche comme la mienne : une Freyssinet de 1935 avec son moteur d'origine. J'ai croisé beaucoup de dingues dans ma vie, mais lui, il bat tous les records : il soude en vitesse des dérives sur la coque et part pour traverser la Méditerranée, le canal de Suez, évite de justesse les pirates en Somalie qui n'ont certainement pas jugé utile de s'attaquer à cette ruine, pour finalement accoster à Dacca. Il décide de concrétiser son but : faire de sa péniche un hôpital flottant qui naviguera le long du fleuve Brahmapoutre. Le « Friendship Hospital », créé avec Runa sa femme bangladaise, soignera ainsi plus d'un million de personnes ! Chapeau l'artiste ! [...]